

LA DÉPÊCHE

du dimanche

GRAND TOULOUSE

46^e année - N° 16.542 - Dimanche 9 janvier 1994 - 6,70 F - Esp. : 200 ptas - Tél. 61.41.11.49

Toulouse : les amis de Zapata « bombent » le consulat mexicain !

Première et très symbolique manifestation internationale de soutien aux Indiens du Mexique en révolte depuis une semaine. A Toulouse, quatre individus masqués se sont introduits chez le consul mexicain, ont saccagé les lieux et peint à la bombe divers slogans comme « Viva Zapata », du nom du célèbre héros révolutionnaire qui, au début du siècle, souleva les Indiens du Mexique.

A Toulouse, une poignée de « zapatistes » attaque le consulat du Mexique !

La Dépêche
9.01.94.

Des foulards masquant leurs visages, les mains gantées, quatre personnes ont fait irruption vendredi vers 17h30 dans les bureaux du consulat du Mexique, rue Ozenne à Toulouse. « Nous nous réclamons de la défense des Indiens du Chiapas », ont-ils lancé à l'adresse de la secrétaire du docteur Raymond de Saint-Martin, consul du Mexique dans la région et ophtalmologue.

Le consul venait juste de quitter le cabinet. La secrétaire était donc toute seule derrière son bureau de la salle d'attente, au moment de cette curieuse et spectaculaire intrusion.

Les « Zapatistes » masqués ont alors sorti de leurs poches des bombes de peinture. Ils ont inscrit plusieurs slogans sur les murs du cabinet médical : « Viva Zapata », « Halte au massacre des Indiens », « Ni Dieu ni maître »... Puis ils sont repartis immédiatement, emportant un drapeau aux couleurs du Mexique, ainsi que deux classeurs. « Ils n'ont pas exercé de violence à l'encontre de la secrétaire », a précisé hier le docteur de Saint-Martin.

Le consul s'est déclaré très surpris par cet action commando : « C'est la première manifestation à l'étranger du conflit qui se déroule au Sud du Mexi-

que. Pourquoi Toulouse ? Et le consulat ? Je n'ai qu'un titre honorifique, et non pas une fonction politique. Nous établissons des visas et nous nous occupons de formalités administratives, c'est tout ». Il reviendra à la police judiciaire d'éclaircir ce mystère et d'identifier les auteurs de cet acte symbolique de soutien aux Indiens. Selon les premiers éléments de l'enquête, une femme pourrait faire partie du groupe. M. de Saint-Martin s'est refusé hier à tout commentaire politique sur cet acte qu'il a qualifié de « théâtral ». Il a simplement évoqué la situation du Mexique. « C'est un pays fantastique qui s'ouvre sur le monde entier. Il vient de signer des accords avec le Canada et les USA, ainsi qu'avec les autres pays du Pacifique. Le Mexique est en pleine évolution. Le Sud du pays est encore une région où les gens, les Indiens notamment, vivent de façon ancestrale. Ils manifestent leur singularité. Ils ont peur de passer à côté de ce Mexique nouveau qui est en train de se construire ».

Le conflit qui s'y déroule vient donc de déborder des frontières du pays. A Toulouse en tout cas, les Indiens du Chiapas ont leurs défenseurs ! Masqués et gantés.

Libé 10.01.94.

« Attentat » zapatiste contre le consulat du Mexique à Toulouse

Les zapatistes, en rébellion armée contre les autorités mexicaines, viennent d'ouvrir un deuxième front rue Ozenne à Toulouse. Quatre guérilleros masqués et gantés ont forcé, vendredi après-midi, l'entrée du consulat du Mexique pour en barbouiller les murs de slogans pour la défense des Indiens du Chiapas. Le consul, l'ophtalmologue Raymond de Saint-Martin, venait de s'absenter. « Viva Zapata », « halte au massacre des Indiens » et la disparition de quelques documents administratifs illustrent le passage de ces Zapatistes inspirés. L'un d'eux s'est tout de même laissé aller de la bombe. En ajoutant un « Ni Dieu, ni Maître » aux autres slogans, il a signé en creux ce coup de main qui n'aurait toutefois pas longtemps fait mystère. « C'est tout à fait toulousain », a tout de suite analysé le consul, rompu aux facéties libertaires qui animent régulièrement la vie politique locale. Les policiers du SRPJ de Toulouse seraient eux-mêmes tentés de hausser les épaules. « On ne peut jamais anticiper sur un trait d'humour, aussi militarisé, et donc dangereux, soit-il », souffle-t-on au commissariat. Mais c'est le retour appuyé à cette chimie des bombes et de la rigolade qui les inquiète. De tout aussi mystérieuses « Brigades punitives » s'en prenaient en novembre, au gros calibre et à l'engin incendiaire, au domicile de quelques commerçants et à un garage de la gendarmerie. C'était la « résurrection d'Action directe », revendiquée comme telle, au nom de la lutte contre l'autodéfense qui venait de faire deux morts à Toulouse. La préfecture de Haute-Garonne fait savoir que l'enquête suit son cours.

G. L. (Toulouse)

La Dépêche
9.01.84.

Les Indiens ressuscitent ZAPATA

DANS la caresse de l'hiver tropical, pantalon vert et chemise café, le regard embrumé, ils ont surgi par centaines des montagnes, à plus de 2.000 mètres d'altitude, aux confins du Mexique. Ils bredouillaient un espagnol rudimentaire, brandissaient des machettes émoussées, des pétroires antiques et, pour les plus chanceux, des AK 47 ou d'insolites lance-roquettes RPG. Ils se sont emparés des villes, des bourgs du Chiapas, province oubliée du sud, à 700 kilomètres de Mexico, la capitale empuantie de pollution. Ils ont pillé, incendié, pris des otages, la rage au cœur.

C'était à l'orée de la nouvelle année, le jour anniversaire d'une révolution cubaine bien décatie mais qui demeure une référence pour la gauche latino-américaine. Le jour aussi où entrait en vigueur l'ALENA, le traité de libre-échange ratifié par les Etats-Unis, le Canada et le Mexique.

EZLN ?

Tandis que l'armée dépêchait, pour mater l'insurrection (on parle de 400 morts) hélicoptères, blindés et 12.000 de ses hommes — contraignant les survivants à s'évanouir dans les montagnes — les guérilleros au visage buriné ont badigeonné les murs de leur sigle : EZLN. Armée zapatiste de libération nationale. Un nom prestigieux, un mythe : Emiliano Zapata, le métis moustachu qui, au début du siècle, défia le régime de Porfirio Diaz, ralliant sous sa bannière « peones » et Indiens, éternels spoliés.

Pauvres parmi les pauvres, les « chamulas » continuent de végéter dans le Mexique moderne, « démocratie la plus dictatoriale qui soit », comme l'écrivait le défunt Pablo Neruda. Ils sont huit millions, 10 % de la population. Pas loin d'un million dans la seule province du Chiapas, fief des insur-

gés. Tous ont les Mayas pour ancêtres. Et tous vivent, oubliés de leur glorieux passé, assommés d'alcool, accablés de dettes, avec un salaire journalier n'excédant pas 20 francs. Chômage, malnutrition, analphabétisme, racisme sont leur lot. Le Chiapas n'est pas pauvre mais ses richesses (café, bananes) sont entre les mains d'une poignée de caciques, maîtres des haciendas : ici — les grands propriétaires y ont veillé — la réforme agraire dont Zapata s'était fait le héraut n'a pas été appliquée.

C'est pour ces « chamulas » méprisés que la Guatémaltèque Rigoberta Menchu se bat. C'est pour eux qu'elle a obtenu, sœur en indianité, le Nobel de la paix 1992.

Depuis des mois, malgré la sainte colère d'une Eglise locale rangée aux côtés de ses ouailles démunis, l'armée mexicaine matait dans le sang ces indigènes indisciplinés. En 1986, déjà, avant que ne débute la coupe du monde de football, Amnesty international s'était émue du sort des Indiens, signalant même des cas réguliers de tortures dans les commissariats.

« Du travail, de la terre, un toit »

« Les Indiens du Chiapas se sont révoltés parce qu'ils sont opprimés par les notables », a estimé Mateo Zapata, un des fils du grand Emiliano. Vision simpliste ? Les tracts, les journaux « zapatistes » tiennent tous le même langage naïf et suranné : il faut éliminer « le chef illégitime, pilier de la dictature » (autrement dit : le président Carlos Salinas, élu en 1988), « détruire les structures gouvernementales minées par la corruption ».

« Nous voulons du travail, de la terre, un toit, l'indépendance, la liberté », scandent les rebelles, dénonçant à la fois l'ALENA qui, en faisant entrer leur pays dans le club des pays industrialisés, va

marginaliser plus encore les petits paysans, et la perte de leur identité amérindienne.

Une révolte spontanée ? Un acte de désespoir ? Le soulèvement, qui a pris de court le régime, a, à l'évidence, été planifié de longue date. Si les Indiens, enrôlés plus ou moins de gré, constituent le gros des troupes zapatistes, nombre de leurs « cadres » sont blancs ou métis, transfuges, peut-être, d'organisations maoïstes venues du nord et appuyés, on le murmure, par des dirigeants chrétiens locaux adeptes de la « théologie de la libération » — ce mouvement contesté par le Vatican et qui allie Evangile et subversion.

Mayas comme eux, asservis comme eux, les guerilleros du Guatemala voisin qui utilisent depuis trente ans le Mexique comme sanctuaire, se seraient, en outre mêlés aux insurgés, leur faisant don de leurs armes performantes et de leur science de la guérilla.

A huit mois d'une élection présidentielle cruciale, cette bouffée de violence irrite en tous cas au plus haut point le néo-libéral Carlos Salinas et le « Parti révolutionnaire institutionnel » au pouvoir depuis... 1929. Les émules d'Emiliano ont juré de mettre à bas le régime et, présomptueux, de marcher sur Mexico, comme l'avait fait, il y a 80 ans, Zapata leur modèle. Ils menacent même désormais les lieux publics et les autorités craignent une vague terroriste, notamment dans les aéroports. Mais, jusqu'ici, les Indiens vaincus n'ont pas rencontré l'adhésion populaire escomptés. Hier, harcelés, ils se terraient dans les montagnes. Ils n'étaient pas même mille, cernés à nouveau par cette misère séculaire qui ne veut pas lâcher prise.

Philippe BRASSART

La Dépêche 9.07.94.

REVOLTE DE MISERE AU MEXIQUE



Ces Indiens révoltés contre la misère ont-ils été achevés d'une balle dans la nuque par l'armée mexicaine après l'écrasement de leur coup de force ? Le parquet de Mexico a démenti hier de telles informations.

MORT À LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE!

TRACT DE
L'ACTION
CONTRE LE
CONSULAT
?

«TERRE ET LIBERTÉ»



Zapata sait que l'occupation des terres par les travailleurs, qui entendent la cultiver sans maîtres, est la seule base solide de la liberté des prolétaires.

... Le droit à la révolte est intangible. A chaque obstacle qui entrave la vie, il faut y recourir. Révolte ! crie le papillon rompant le cocon qui l'emprisonne. Révolte ! crie le bourgeon en déchirant l'enveloppe qui l'enferme. Révolte ! crie le germe au passage de la charrue, réclamant les rayons du soleil. Révolte ! crie le nouveau-né en déchirant les entrailles maternelles. Révolte ! clame enfin le peuple soulevé pour écraser tyrans et exploiters.

La révolte, c'est la vie ; et la soumission, c'est la mort. Y a-t-il des rebelles au sein du peuple ? Alors la vie est possible, ainsi que l'art, les sciences et l'industrie...

... Abolissez la propriété individuelle, et la paix se fera d'elle-même. Si le peuple parvient à s'emparer des terres, des machines, des habitations, des moyens de transport et des réserves de vivres, alors la paix sera possible. Si l'on n'abolit pas le droit de propriété, source du crime, de la misère et de la tyrannie, la guerre sociale continuera. Personne ne sera en mesure de l'arrêter, aucune force ne pourra s'y opposer car ses causes fondamentales n'auront pas été éliminées. Celles qui ont mis dans les mains du peuple le fusil et le bâton de dynamite ; celles qui ont rempli de désespoir et d'amertume le cœur du prolétaire ;

... Je suis fermement convaincu qu'il n'y a, ni ne peut y avoir, de bon gouvernement. Ils sont tous nuisibles, qu'ils se nomment monarchies absolues ou constitutionnelles, ou encore républiques. Tout gouvernement est tyrannique par essence parce qu'il s'oppose à la libre initiative de l'individu et ne sert qu'à maintenir un état social impropre à la réalisation totale de l'être humain. Les gouvernements sont les chiens de garde des classes possédantes, nanties et instruites, et les bourreaux des droits intangibles du prolétariat. Je ne veux donc pas être un tyran — je suis révolutionnaire et je le resterai jusqu'à mon dernier souffle.

Je n'ambitionne que d'être toujours aux côtés des pauvres, mes frères, et non dans le camp des riches et des politiciens. Dans les rangs du peuple travailleur, je me sais plus utile à l'humanité que perché sur un trône, entouré de laquais et de politicards.

Si un jour le peuple avait le suprême mauvais goût de m'acclamer pour chef, je lui dirais : « Je n'ai pas la vocation d'un bourreau, va t'en trouver un autre. »



25 février 1911

revue *Regeneración*,
RICARDO FLORES MAGON

La Dépêche 9.01.94.

Le souvenir toujours présent d'Emiliano

Le nom d'Emiliano Zapata reste gravé, comme celui de Pancho Villa, dans l'histoire des libérations et des révolutions d'Amérique latine.

C'est à l'aube du siècle, en 1910 puis l'année suivante, que ce métis, petit paysan, leva en masse les Indiens de l'Etat de Morelos, dans le centre du Mexique. Avec un slogan tout simple : « La terre à celui qui la travaille ». A la tête de cette révolte agraire, Zapata exigeait la distribution des terres des gros propriétaires aux paysans, Indiens pour la plupart. Il luttait également contre la dictature de Porfirio Diaz qui, de 1876 à 1911, dirigea le Mexique d'une poigne de fer.

Alors que Pancho Villa menait l'insurrection au nord du pays, Zapata allait lever une véritable « armée de libération du sud » et s'emparer de villes moyennes comme Yautepec, Cuautia et Cuernavaca. Ses hommes iront même jusqu'à Mexico en 1914.

Mais les deux révolutionnaires connaîtront un sort identique. Trahi, Zapata est assassiné en avril 1919 sur ordre du président Venustiano Carranza, comme le fut, en 1923, Pancho Villa (entretemps, Carranza avait été assassiné par les hommes du général conservateur Obregon).

Pourtant, les figures de Zapata et Villa demeurent toujours symboliques et populaires au Mexique et constituent une puissante légende. Depuis, de nombreux mouvements de guérilla ont vu le jour, en particulier dans les années « soixante », sans pour autant rallier une masse conséquente de la population.

En 1988, l'un des trois enfants d'Emiliano Zapata, Diégo, était venu dans notre région, visitant entre autres « La Dépêche » ainsi que la galerie toulousaine du Chateau d'Eau où une exposition de photographies datant de 1911 retraçait l'aventure des « zapatistas ».



C'était à Toulouse en 1988. Diego Zapata, l'un des trois enfants d'Emiliano, visitait la Galerie du Chateau d'Eau où une exposition était consacré à son père. Il tient ici un de ses portraits.

(Photo « La Dépêche », Michel Viala).